

*Josette Digonnet*

### **"Je marche seul..."**

Ces notes et remarques relatives à l'accompagnement thérapeutique d'un adolescent psychotique s'inscrivent dans la suite du travail "Mémoire et psychose" (Carnets n°3, janvier-février 1995).

Comment ont évolué les rencontres avec ce garçon que j'appellerai Issam - qui m'a en quelque sorte, poussée à écrire et à questionner "la mémoire freudienne" dans la psychose ?

Au fur et à mesure que s'élaborait cette réflexion, se reconstruisait, parcellairement et de façon chaotique, quelque chose d'une mémoire chez Issam, mémoire qui apparaissait alors inexistante.

Si le transfert, au sens classique freudien relatif à la névrose doit être considéré autrement dans le champ de la psychose, qu'est-ce qui m'a amenée pour ma part à reprendre, après des années d'interruption, cet accompagnement ? (J'avais suivi Issam entre sa cinquième et sa sixième année avant qu'il ne soit dirigé dans une autre structure soignante). Quel désir m'y a conduite et enfin comment les premiers souvenirs, dans le cadre de notre relation, sont apparus chez Issam et dans quel registre pulsionnel ?

C'est à la demande du psychologue de la structure soignante précitée, que je revois Issam à l'âge de 15 ans. Il va venir régulièrement aux séances, d'abord accompagné par sa mère ou par sa soeur aînée, pour ensuite venir seul en bus. Cela m'est apparu dans un premier temps s'intégrer dans une sorte de rituel mécanisé organisant sa vie, en l'absence de tout désir : sa famille, où il demeurerait très isolé, la classe spéciale au collège, l'institution où je le rencontrais. Issam me dira toutefois qu'il était "heureux" de venir me "parler", et cependant comment pourrait-il saisir le sens du mot "heureux", lui qui me questionnera sans cesse sur ce qui renvoie au "perçu" et aux affects auxquels il semblait demeurer étranger ?

En ce qui me concerne, en revoyant Issam, je reçus un choc. Alors que j'avais connu un enfant désorganisé mais vif, j'étais frappée par l'aspect dévitalisé de ce garçon qui m'évoquait "un arbre mort". Puis me revenait en mémoire le désarroi de cet enfant, alors âgé de 6 ans, sous la forme d'une intense agressivité, lors du changement d'institution en raison d'impératifs matériels et socio-familiaux, et donc de l'arrêt de nos rencontres. De là vraisemblablement, s'origine mon désir de soutenir à nouveau un accompagnement.

Les premières séances oscillèrent entre des moments de sensation de vide, d'une présence-absence signifiée par le titre d'une de ses chansons préférées : "je suis venu te dire que je m'en vais", et un mode de communication - très pénible à supporter - qui comportait la répétition en miroir de mes questions pour pouvoir élaborer une réponse (vestiges, semble-t-il, de son écholalie d'autrefois). Premières rencontres centrées également sur sa plainte (?) ou sa question - à l'adresse des autres, au collègue : "ils disent que je suis fou" et sur une capacité toutefois de dire sa colère quand on insultait par des propos racistes ses parents.

Plusieurs mois passeront sans qu'Issam puisse rappeler le moindre événement concernant sa vie au collègue ou chez lui. Seule, une interrogation répétitive sur sa "turbulence" d'enfant, selon sa mère, m'était adressée. Était-ce là une tentative de lieu avec un passé perdu dans la turbulence de la folie dont je fus témoin ? De même qu'il répétait les conditions du nouveau changement d'institution (en raison de son âge, etc.) avec pour tout rappel de ce lieu, le nom du psychologue et une chanson "je marche seul", à l'image du sujet errant, sans arrimage.

C'est à la suite d'une période où il s'intéressa à un livre dans mon bureau sur la préhistoire, ce qui amènera ses questions sur la création de la terre et sur celle de la vie humaine : "comment on fait l'amour et les bébés ?" et très précisément après la date de son anniversaire, qu'advint un premier souvenir relatif à un texte travaillé au collègue. Ce premier souvenir en rapport avec sa vie actuelle depuis le début de nos rencontres, avait une connotation signifiante particulière. Il concernait le meurtre d'un enfant par d'autres enfants en Angleterre (drame qui avait agité la presse et les media).

Ainsi la naissance, sa naissance viendrait-elle en association avec un meurtre d'enfant ?

Ces deux signifiants, naissance et mort, apparaîtront encore indissociés, quelques mois plus tard, à propos d'une leçon faite en sciences naturelles sur la procréation, avec cette remarque d'Issam : "il y a des bébés qui meurent à la naissance... Pourquoi ?"

Peu après, par l'intermédiaire d'une sorte de jeu associatif sur les mots auquel je participais (jeu que je lui avais proposé lorsque je ressentais cette impossibilité de relier ses pensées) apparaîtra une première remémoration relative à un voyage avec sa famille au Maghreb, pays d'origine. Cette remémoration fut précisée dans le temps : "il y a quatre ans" (Issam, jusqu'alors n'avait aucun repère dans le temps, ne savait pas lire l'heure) et des détails furent amenés ainsi que le nom du village de sa famille. Cette remémoration vint en association avec les mots "mort", "cimetière", "parents".

Quelques semaines plus tard, c'est encore le mot mort qui conduira Issam à une nouvelle association par la mise en relation avec la mort d'un grand-père et celle d'un oncle maternel, en ajoutant pour ce dernier "quand j'étais dans le ventre de ma mère". Aujourd'hui encore - ce qui signe la place privilégiée de cet oncle pour sa mère - on ne peut en parler chez lui en raison du chagrin toujours actuel de celle-ci. (J'avais eu connaissance de cet événement douloureux autrefois par la mère d'Issam).

Quelle place fut assignée à Issam par l'Autre maternel ? Celle d'un enfant qui n'aurait pas dû naître (n'être pas) ? et soumis alors aux fantasmes destructeurs de sa mère ? avec pour corollaire sa détresse dans un éprouvé particulièrement intense de la pulsion de mort, au détriment de l'éprouvé de l'amour ? (à quinze jours, il fut hospitalisé avec la crainte vitale de sa mère qu'il s'étouffe - il avait une bronchite - à un an et demi, il subit une hospitalisation éloignée de son domicile sans explication médicale précise pendant laquelle ses pleurs furent incessants).

C'est encore dans ce même registre pulsionnel qu'Issam rapportera, quelques semaines plus tard et pour la première fois, un rêve (jusqu'alors il me disait ne jamais rêver). Dans ce rêve bref qu'il raconte et qui fut induit par la vision d'un film "le jour le plus long", il se voyait en "soldat avec un fusil et un bazooka" (ce désir d'être soldat avait été antérieurement abordé). Au cours de cette

même séance, il fera allusion à son comportement destructeur, enfant, suivant les propos de sa soeur aînée : "je pissais dans toutes les chambres, je jetais de la terre partout".

Ces séquences, en relation avec la pulsion de destruction, m'ont paru être les temps forts de cet accompagnement. Seraient-elles un point d'origine ouvrant à de possibles inscriptions mnésiques et à un arrimage symbolique ?

Bien que lacunaires, des traces mnésiques apparaissent, des fragments de l'histoire familiale surgissent. Récemment Issam a évoqué en séance un texte du collègue qui relatait "la construction d'un pont". Il en a parlé longuement, donnant force détails.

Pourrait-on y lire la mesure d'une capacité nouvelle à établir des liens ?

Pont dans une mémoire en construction ?

Pont jeté vers les autres afin de marcher moins seul ?